

Théâtre addict

Devant vous, le salon d'un couple aisé, M. et Mme Auban. Tapis, canapé, plante verte, bibliothèques, et un écran géant sur le mur du fond. Intérieur bourgeois, donc, bien éclairé par diverses lumières suivant l'humeur des présents.

À gauche au fond (ça s'appelle jardin), un passage derrière un rideau noir, qui ne mène pas au jardin (ce serait trop facile !), mais au reste de la vaste maison des bourgeois Auban.

À droite au fond (ça s'appelle cour), un passage derrière un rideau noir qui, lui, mène à l'élégant jardin qui entoure la maison.

Il est temps de casser un mythe ! Les passages ne mènent pas à une grande maison, ni à un jardin extraordinaire ! Ils ne sont que deux culs-de-sac. Deux niches derrière les rideaux noirs, d'un mètre de large sur trois de long, où s'entassent debout dans le noir les acteurs, qu'ils jouent des mortels ou des immortels, quand ils n'ont pas l'honneur du plateau. Même pas des chambres de bonne, des cagibis !

Oui, madame, oui, monsieur, voilà les bourgeois ! Du tape-à-l'œil !

Du coup, le point de vue des personnages n'est pas identique à ceux d'entre vous qui ont été nos spectateurs. Nous, des coulisses, nous vivons une autre pièce.

Séquence terrifiante ! Au début de la deuxième représentation, la vidéo commence. L'explosion atomique d'Hiroshima déploie son champignon en silence, c'est normal, ce silence est décidé par la metteurs en scène. Puis... le film continue, sans le son. Pas les musiques prévues. Zénobie et Tobie apparaissent à l'écran et..... **(je mime le dialogue)**. On les voit parler, on ne les entend pas ! Blottis les uns contre les autres dans nos cagibis, nous nous prenons les mains d'angoisse. Cette scène, qui doit installer le spectateur dans le vif du sujet, vire à la clownerie ! Et qu'en sera-t-il des autres effets prévus au long de la pièce ? Vraiment, nous ne méritons pas ça ! Je suis prêt à sortir de mon cagibi pour exiger qu'on recommence.

Retour au réel : la voix du régisseur, s'élève : « C'est ma faute ! » Et tout repart depuis le début, cette fois avec le son, et des acteurs lestés de tonnes d'appréhensions.

Car, je le sais maintenant, chers spectateurs, nous autres comédiens vivons dans une bulle merveilleuse le temps des répétitions et des représentations. Et, comme toute bulle, celle-là est fragile, un rien la crève et fait retomber nos efforts et votre imagination dans le réel ordinaire d'une salle un peu vieillotte où des pantins plus ou moins bien attifés et grimés s'agitent devant des gens qui ont acheté un billet pour tuer une soirée.

Mais, miracle du théâtre, à peine la mécanique repartie, nos corps repartent aussi, et, malgré nos appréhensions, cette représentation a été moins pire que la première. Avec cependant des gorges nouées et des épaules tendues qui ont peut-être nui à notre expression.

Ah, cette régie fabuleuse (et malgré tout ce que je dis ici le régisseur du théâtre Aleph est un être extraordinaire de gentillesse, de talent et d'efficacité) ! Cette régie qui ajoute un son, une image ou un thème musical à l'apparition et aux paroles d'un personnage. Vu des coulisses, chaque fois que ça fonctionne, un grand soupir. Autrement...

Le régisseur attend certains mots pour déclencher l'effet prévu. Quand l'acteur oublie de prononcer le sésame, un silence s'ensuit. Vous l'interprétez dans la salle comme vous pouvez, il ne vous semble pas si long. Pour nous, il est interminable comme le chemin d'un condamné à mort !

En revanche, quelle joie gamine de voir la soubrette se résoudre à décrocher un téléphone qui se refuse obstinément à sonner et dire : « Allo, oui, qui est à l'appareil ? »

Lorsque Zénobie et Tobie se dévoilent au professeur Auban, un jingle doit accompagner leur présentation. Faute d'entendre le sien, Zénobie se lance. Et le pauvre

Tobie doit révéler son squelette sur son air ; le sien n'intervient qu'ensuite, et Tobie traîne, traîne...

Malheureuse Zénobie ! Quand elle s'exalte sur le professeur Auban.....
(Geneviève récite : « Auban, Auban, mon chevalier, comme à l'âge des tournois, quand, jetés à bas de leurs montures, ils étaient à jamais cloués au sol ! »), sa tirade est soutenue par la danse exaltée des chevaliers de Prokofiev ! Rien que ça ! Et puis, quand le dialogue reprend sur un ton ordinaire avec le professeur Auban, la musique ne s'arrête pas. Imaginez votre dialogue chez le boulanger sur les Walkyries de Wagner !

Quant au pauvre détective, il reste longtemps la jambe en l'air avant que le régisseur se réveille et que le thème de la Panthère rose ne finisse par rythmer ses entrechats remarquables !

Mais ce qui est merveilleux, c'est que ce n'est pas nous que vous voyez, avec nos arthroses, nos soucis, nos colères. Quoi que nous soyons, vous voyez cet autre nous-même, le personnage qui attend de bondir du cagibi pour vous épater.

Vous voulez savoir à quels exploits cette métamorphose peut nous amener ? En voici un, de taille !

À la première scène du deuxième acte, Patrice apparaît en détective niais, casquette sur la tête et légères chaussures. Puis il disparaît dans le cagibi à cour où nous sommes déjà trois, retenant toux et souffles. Il dispose du temps de la deuxième scène, qui rassemble Mme et M. Auban, pour effectuer à l'aveugle sa mue en général, képi, veste et pantalon militaires et surtout brodequins. Je le sens s'agiter souplement, comme Houdini. Il a prévu un portemanteau pour faciliter l'opération. Malgré cela, les répliques des Auban défilent inexorablement. Enfin, il s'agenouille pour lacer les fameux brodequins. Va-t-il y parvenir à temps. Oui ! Quand on entend Mme Auban dire : « Ai-je le choix ? », le détective a disparu et Patrice se redresse au milieu de nous. Tobie peut apparaître pour la scène 3. Le général est prêt à le suivre.

Vous qui, je l'espère, êtes sensible à la tension dramatique de l'action, vous voyez quel suspens agite aussi les coulisses.

Quant à nos ratés à nous, les acteurs, nos oublis de texte ou de déplacements, nos confusions, je tire un rideau pudique dessus. Cela constitue la matière de nos répétitions.

Car nous répétons encore et toujours. D'ailleurs, nous répéterons tout à l'heure après le pot convivial, et, si vous voulez, vous pourrez assister à notre travail.

Le texte nous imprègne. il surgit dans nos propos à de multiples reprises dans la vie courante. J'arrivais un soir à une réunion. Un groupe d'amis discutait dans l'antichambre. Quelle n'a pas été ma joie de leur dire : « Désolé d'interrompre un échange si passionnant ! » À part Patrice, personne ne pouvait savoir que celui qui arrivait n'était pas Georges, mais Tobie.

Michèle nous a inoculé un poison qui ne cesse de nous brûler. Nous ne saurons jamais assez la remercier.

Car, je vous l'avoue, je donnerai beaucoup pour retrouver d'autres cagibis et pour participer encore à une pièce que je ne vois pas parce qu'un autre moi-même, fût-ce le monstrueux Tobie, en fait partie.